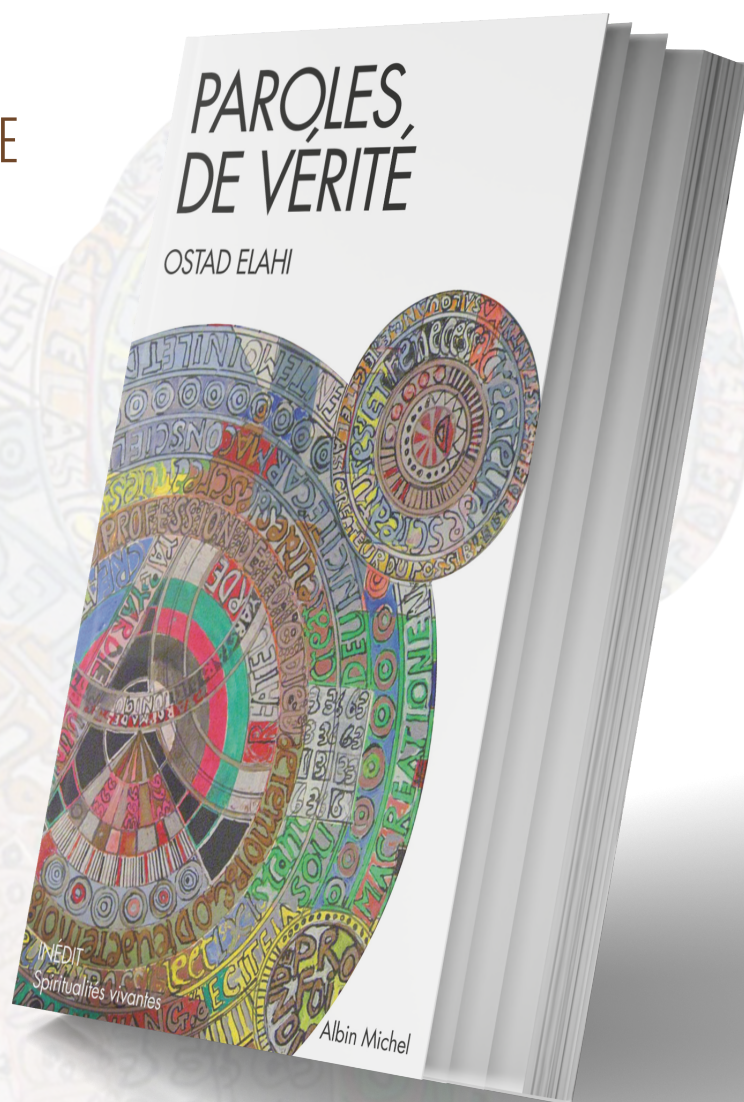


REGARDS CROISÉS SUR OSTAD ELAHI

14^E ÉDITION
DE LA JOURNÉE
DE LA SOLIDARITÉ HUMAINE



les intervenants :
Paule Amblard
Anne Baudart
Alain Cugno
Marie de Hennezel
Philippe Lefait

animée par Leili Anvar
*maître de conférences en langue
et littérature persanes à l'INALCO.*

fondation
ostad
elahi



éthique
et solidarité
humaine

reconnue d'utilité publique



REGARDS CROISÉS

SUR OSTAD ELAHI

14^E ÉDITION
DE LA JOURNÉE DE LA SOLIDARITÉ HUMAINE

Avec la participation de :

Paule Amblard
Anne Baudart
Alain Cugno
Marie de Hennezel
Philippe Lefait

INTRODUCTION

Les journées de la solidarité humaine, organisées par la fondation Ostad Elahi entre 2002 et 2022, ont constitué chaque année un moment de réflexion et d'échange autour de grandes questions éthiques et spirituelles auxquelles font face l'individu et la société dans son ensemble.

Le 26 septembre 2015, à l'occasion du 120^e anniversaire de sa naissance, c'est à la personnalité qui a inspiré sa création que la fondation a consacré cette manifestation¹. Depuis 1995 et le symposium en Sorbonne qui a marqué le centenaire de sa naissance, l'héritage intellectuel et musical d'Ostad Elahi a fait l'objet d'une attention croissante de la part d'un public toujours plus large. La traduction d'une partie de son enseignement oral, l'exposition que le Metropolitan Museum of Art de New York (MET) a consacré à sa musique et la parution de plusieurs ouvrages sur sa vie et sa pensée², constituent quelques-uns des événements importants qui ont contribué à la diffusion de son œuvre.

Tout en s'inscrivant pleinement dans ce mouvement, la rencontre de 2015, intitulée «Regards croisés sur Ostad Elahi», adoptait un angle nouveau, celui de la réception de sa pensée, et plus particulièrement de l'ouvrage *Paroles de Vérité*, publié en 2014 aux éditions Albin Michel. Dans cette perspective, la fondation a proposé à cinq personnalités issues d'horizons différents de partager leur compréhension d'une pensée qui constituait pour elles une découverte ou une rencontre tardive. À travers ces «Regards croisés», l'ambition n'était donc pas de donner la parole à des spécialistes mais d'interroger la façon dont les lecteurs d'aujourd'hui, à partir de leur propre approche de l'homme et du monde, peuvent se saisir de son enseignement et dialoguer avec sa pensée.

Penseur éminent, musicien reconnu, magistrat respecté, Ostad Elahi a tracé à travers son exemple, son œuvre et sa vie, une voie à même de conduire l'homme à accomplir, par la pratique de l'éthique et l'attention au divin, son humanité véritable. En s'engageant dans un tel parcours, et sans rompre avec son milieu (familial, social, culturel, religieux...), l'homme peut ainsi s'accorder avec le but réel

de sa présence en ce monde, celui de perfectionner son âme, afin de rejoindre à terme la Vérité, ou l'Un. Si sa pensée se fonde sur un vaste et solide socle théorique – constitué à la fois de la tradition mystique dont il a hérité et de ses recherches notamment en théologie, et philosophie – il n'en demeure pas moins qu'elle développe une approche de la spiritualité résolument pratique, une éthique vivante, tournée vers l'action, ancrée dans le présent et la relation aux autres. C'est d'ailleurs à l'épreuve du monde – qu'il a rejoint dans un geste de retournement majeur, en rupture avec la tradition dont il est issu – qu'Ostad Elahi a façonné cette vision de la spiritualité. En ce sens, donner à entendre la réception de sa pensée aujourd'hui, à travers une pluralité d'expériences, s'intéresser à la manière dont elle parle à ceux qui la découvrent, constitue une initiative fidèle à son caractère à la fois universel et tourné vers le présent. Une conférence intitulée « Ostad Elahi : un plaidoyer pour l'universel » par la philosophe Anne Baudart fut d'ailleurs la première intervention la journée.

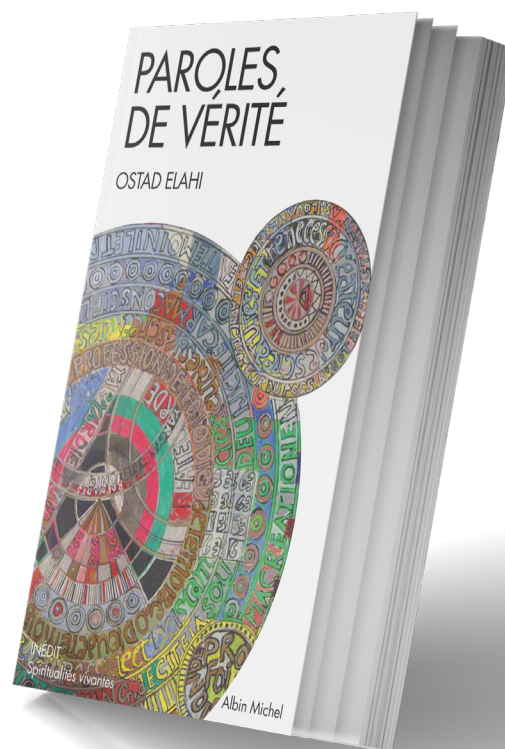
En seconde partie, une table ronde, animée par Leili Anvar, a rassemblé l'historienne de l'art Paule Amblard, le philosophe Alain Cugno, la psychologue Marie de Hennezel et le journaliste Philippe Lefait.

Quelles ont été leurs impressions au contact de cette pensée ? Comment a-t-elle pu nourrir leur réflexion, la rejoindre, la compléter ou l'interroger ? Voici quelques-unes des questions auxquelles les contributeurs de cette journée ont accepté de répondre. La voie ouverte par Ostad Elahi, qu'il a décrit comme une nouvelle médecine de l'âme, est destinée à guider l'homme indépendamment de l'époque, du lieu et de tout particularisme confessionnel. Et si, comme le dit Alain Cugno, une sagesse véritable n'a pas d'époque et parle toujours à l'homme, il était intéressant de savoir si celle d'Ostad Elahi résonnait avec la pensée des contributeurs.

Chacun des invités a ainsi partagé son cheminement dans des passages extraits de l'ouvrage *Paroles de Vérité*, tissant naturellement des liens avec ses références et affinités, tout en mettant en valeur la singularité de la spiritualité de l'auteur. En favorisant le dialogue avec d'autres sagesse, systèmes de pensées ou approches de

l'humain – de la philosophie grecque à la psychanalyse en passant par le christianisme – le croisement de ces points de vue a ouvert le cadre et montré comment la pensée d'Ostad Elahi s'inscrit dans un paysage large. Les résonances ainsi mises en lumière, venues enrichir la compréhension de sa spiritualité, trouvent, d'une part, leur origine dans la connaissance intime que ce penseur avait des autres monothéismes et d'autres philosophies, comme la philosophie néoplatonicienne. Elles sont, d'autre part et surtout, la traduction de l'intuition qu'avait Ostad Elahi du caractère universel des principes du perfectionnement spirituel.

La lecture des échanges de cette journée offre une introduction originale à ceux qui découvrent la pensée d'Ostad Elahi. Quant à ceux qui ont déjà été en contact avec son enseignement, leur connaissance et leur compréhension s'en trouveront élargies et enrichies par ces regards croisés, à la fois neufs et profonds.



¹ Si certains aspects de sa pensée ont déjà été approfondis lors de précédentes éditions des JSH (2010, « Spirituel et rationnel : les alliances paradoxales » ; 2011, « Quelle sagesse pour notre temps ? »), aucune n'avait été exclusivement consacrée à Ostad Elahi.

² Soudabeh Marin, *Ostad Elahi et la tradition t.1, Ostad Elahi et la modernité t.2*, 2012. (Safran) ; *Le spirituel et l'universel : Sept études sur Ostad Elahi* (Éditions de la Sorbonne), 2024.

PAULE AMBLARD

est historienne de l'art, spécialisée dans l'art du Moyen Age et la symbolique chrétienne. Pendant plusieurs années, elle a enseigné l'art sacré à l'École Cathédrale de Paris. Elle poursuit cette activité lors de ses conférences. Écrivain, elle a publié en 1998 *Le pèlerinage de Vie humaine* chez Flammarion. L'ouvrage propose une initiation lumineuse au langage des enluminures médiévales. En 1999, *La Vie de Jésus* paraît chez Fayard-Le Pommier. En 2002, elle a publié en compagnie de Frédérique Hébrard, *Célébration de la Rencontre* chez Albin Michel sur le thème d'Adam et Ève. En 2008, elle publie *Un pèlerinage intérieur* chez Albin Michel, récit personnel qui raconte l'histoire de sa recherche et de son chemin spirituel autour d'un manuscrit du XIVe siècle. En 2010, son livre *L'Apocalypse de Saint Jean*, aux éditions Diane de Selliers, est une analyse de l'oeuvre visionnaire à travers l'ensemble des tapisseries d'Angers. Son dernier ouvrage sorti en 2015, *Le chemin de Croix de Jésus*, aux éditions Artège, est une méditation sur la Passion, illustrée par l'oeuvre de Maurice Denis. Elle écrit aussi pour les journaux et plusieurs revues : *Le monde des Religions*, *Le monde de la Bible*, *Témoignage chrétien* et *Magnificat*. Depuis 2013, elle a fondé Enteleki avec son mari Marc Amblard, studio de dessins animés chrétien qui produit des histoires pour enfants sur les grands personnages de la Bible.



ALAIN CUGNO

est ancien élève de l'ENS de Saint Cloud, agrégé de philosophie et docteur d'État ès lettres et sciences humaines. Longtemps professeur de khâgne au Lycée Lakanal (Sceaux), il enseigne actuellement la philosophie aux facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres). Il est aussi entomologiste et engagé dans la réflexion sur la justice pénale et les prisons.

Parmi ses publications, on peut citer : *Saint Jean de la Croix*, Fayard, 1979 ; *Au cœur de la raison, raison et foi*, Seuil, 1999 ; *L'Existence du mal*, Seuil, 2002 ; *La Blessure amoureuse, essai sur la liberté affective*, Seuil, 2004 ; *La Libellule et le philosophe*, *L'Iconoclaste*, 2011 et *Comment faut-il s'y prendre pour vivre*, *L'Iconoclaste*, 2014.



MARIE DE HENNEZEL

est psychologue et psychothérapeute. Elle a travaillé dix ans au sein d'une équipe de soins palliatifs à l'institut mutualiste Montsouris, à Paris. Elle donne des conférences et participe à des séminaires de formation à l'accompagnement de la fin de vie, en France et en Europe.

Elle a publié, chez Robert Laffont, *La Mort intime* (1995), *L'Art de mourir* (en collaboration avec Jean-Yves Leloup, 1997), *Nous ne nous sommes pas dit au revoir* (2000), *Le Souci de l'autre* (2004), *La chaleur du cœur empêche nos corps de rouiller* (2008), *Nous voulons tous mourir dans la dignité* (2013), *J'ai choisi de me battre, j'ai choisi de guérir* (avec Claude Pinault, 2014) et *Sex & Sixty, un avenir pour l'intimité amoureuse* (2015).



PHILIPPE LEFAIT

est juriste de formation, diplômé en droit public puis en relations internationales. Ancien élève de l'École supérieure du journalisme de Lille, il entre au service étranger d'Europe 1 en 1979. En 1985, il rejoint Antenne 2 comme grand reporter de politique étrangère. Il dirige le service de politique étrangère avant de présenter le journal de la rédaction où il prend ensuite la direction du département société et culture. En 1998 il succède à Laure Adler à la tête du magazine culturel de France 2 « Le Cercle de minuit » devenu « Des mots de minuit ». Depuis 2013, desmotsdeminuit.fr est le magazine culturel de la plateforme numérique de France télévisions.

Enseignant à l'IEP de Paris et à l'École supérieure de journalisme de Lille, président de la commission d'aide à l'écriture du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), membre de l'académie Charles Cros, Philippe Lefait a également publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels : *Et tu danses, Lou* (Stock, 2013) ; *Petit lexique intranquille de la télévision* (Stock, 2011) ; *Amnesty International, 50 ans* (avec Aurine Crémieu, Le cherche midi, 2011) ; *Quatre ministres et puis s'en vont* (Editions de l'atelier, 1995) ; *Des souliers et des hommes* (avec Hervé Bacquer, Julliard, 1993).



Pour animer cette table ronde, la fondation s'est adressée à **Leili ANVAR**, maître de conférences en langue et littérature persanes à l'INALCO.

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure, Leili Anvar est docteur en littérature persane. Chercheuse et traductrice, elle est actuellement maître de conférences à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO). Elle est aussi chroniqueuse au Monde des religions et productrice sur France Culture des « Discussions du mercredi soir », une émission consacrée à la spiritualité.

Outre de nombreux articles académiques sur la littérature persane, elle a publié plusieurs ouvrages dont *Malek Jân Ne'mati* : « *La vie n'est pas courte mais le temps est compté* » – biographie d'une femme mystique kurde contemporaine, suivie d'une anthologie – Éditions Diane de Selliers, 2007 rééd. 2013 ; *Anthologie de l'Islam spirituel*, avec Makram Abbas, Seuil, 2010 ; *Rûmî ou la Religion de l'Amour*, Seuil, 2011 ; *Le Cantique des Oiseaux* (traduction du Manteq ol-teyr de 'Attâr, notes et commentaires), Éditions Diane de Selliers, 2014 ; *Paroles de Vérités d'Ostad Elahi* (traduction, notes et introduction) Albin Michel-Spiritualités vivantes, 2014, et avec Frédéric Lenoir, *Sagesses pour notre temps, et Voix d'espérances et Oser l'émerveillement*, Albin Michel 2016.



Anne Baudart, agrégée de philosophie, professeur de chaire supérieure (ENS/Ulm) est maître de conférences à l'Institut d'Études politiques de Paris (Sciences Po). Première Vice-présidente de la Société française de philosophie (SFP), vice-présidente de l'Association internationale des sociétés de philosophie de langue française, elle est aussi membre du comité de rédaction de la Revue de Métaphysique et de Morale.

Parmi ses nombreux travaux, publications et ouvrages (souvent traduits en plusieurs langues), on peut notamment citer : *Qu'est-ce que la démocratie ? Coll. Chemins philosophiques*, 2^e édition, Vrin, 2015 (1^{ère} édition 2005, 2^e édition 2015) ; *Qu'est-ce que la sagesse ?* Vrin, 2013 ; *La direction du Numéro 1 de la Revue de métaphysique et de morale sur L'Universalisme*, janvier-mars 2009 ; *Naissances de la philosophie politique* (Athènes, Rome, le christianisme), Le Pommier, 2006 ; *La morale et sa philosophie*, 2^e édition augmentée, Vrin, 2004 (la 1^{ère} édition, chez Flammarion, a obtenu le Prix Moron de l'Académie Française en 1998).

« Plaidoyer pour l'Universel »

Anne Baudart

L'une des obsessions d'Ostad Elahi, c'était de devenir humain. Et devenir humain, ça lui semblait une tâche extrêmement difficile, sans doute la plus difficile qu'il nous soit donné de vivre.

En introduction, je voudrais vous soumettre quelques réflexions d'ordre général. Notre modernité, ou postmodernité, ou post-postmodernité comme on aime à dire aujourd'hui, dans l'ère de la complication pour la complication, a plus que jamais besoin, semble-t-il, de la figure de sages, d'authentiques messagers de paix, d'amour, de vérité. Témoins de quelque chose qui les dépasse sans les écraser, qui les élève sans les abaisser, et désireux de traduire et de communiquer à d'autres une expérience spirituelle d'exception, ces maîtres des temps actuels illuminent en quelque sorte un univers désenchanté, ressassant son désenchantement, se nourrissant de vide et d'éphémère souvent, et découvrant par bribes, parfois, la vacuité de son être, au point de s'en trouver totalement désorienté, au sens fort du terme. L'absence de racines, leur méconnaissance ou leur oubli profond, l'absence de signification forte ou durable des paroles et des actes, la prolifération du bruit préféré au silence, la culture de l'ombre et la peinture du mal dispensés jusqu'à la nausée parfois, la méconnaissance de la lumière, engendrent, on ne le sait que trop, des déviances, de tous ordres, au sein de la société, des relations humaines, des actes et des esprits.

La prophétie de Malraux, lointaine déjà, « Le XXI^e siècle sera mystique – ou religieux, on préfère dire religieux aujourd'hui mais c'était mystique originairement – ou ne sera pas » prend une tournure tragiquement concrète, que même Malraux n'avait sans doute pas imaginée. Regain de violence, regain de persécution à l'échelle mondiale ou locale, violence que l'on pourrait croire ou espérer derrière nous, dans un passé révolu. Et violence qui nous laisse souvent dans l'indifférence et l'apathie, et qui laisse aussi souvent indifférent et apathique ceux qui quotidiennement en traquent les images. Aujourd'hui, et hier aussi mais enfin je parle d'aujourd'hui quelques instants, cette violence rime souvent avec religions, ou du moins, avec ce que l'on désigne ainsi et qui n'en est peut-être que la forme pathologique ou tératologique. De tout temps, l'homme a éprouvé de la difficulté à sortir de son ego, ou de l'ego propre à son groupe d'appartenance. De tout temps, il a eu du mal à accepter l'altérité, voire à la tolérer, mieux encore, à la respecter.

De tout temps il a éprouvé de la difficulté à sortir d'une logique d'appropriation, assise sur ce que Bergson aurait appelé « une morale close », une culture de l'enfermement aussi stérile que nuisible.

Les sages, les saints et les héros formulent tous dans leur exemplarité propre, ouverte à l'universel d'un message plus grand qu'eux, un appel à sortir d'une posture centrée sur le soi impérieux des individus ou des groupes. Ostad Elahi est de ceux-là. On ne possède pas la vérité, c'est elle qui nous possède et nous guide. L'exhortation au dépassement d'une logique courte de l'avoir, réduit à la périphérie d'un moi autocentré, fut-il encore une fois individuel ou collectif, est chez lui constante, d'un bout à l'autre de ce que j'ai pu lire. Je ne suis pas, comme vous l'avez rappelé très justement, spécialiste de ce courant de pensée, mais je l'ai lu en candide. S'élever au soi céleste, désenclavé de ses postures appropriatives de la vérité, est un des pôles de l'écriture et de la vie de ce sage iranien du XXe siècle. Comme nous aujourd'hui, il a pu rêver d'un monde où les progrès de l'intelligence scientifique et technologique consacraient enfin une ère nouvelle d'ouverture à l'autre, de tolérance et de respect, ou de solidarité. Il n'en est souvent rien. Le raisonnement demeure souvent brouillé et se brouille encore davantage lorsque l'apathie et l'atonie spirituelle, les défaillances éthiques et politiques qui en résultent, la négligence, la paresse, l'indifférence ou l'ignorance, se mettent alors à régner en maîtresses, terreau des fanatismes de toute obédience. La perte de normes – on sait que le latin *norma* désigne l'équerre, qui donne l'angle droit – laisse place à l'infini protéiforme de la déviance, par une loi d'automaticité. Le refus délibéré de toute transcendance peut conduire à ne plus savoir s'orienter ni dans la pensée ni dans l'action, ni en soi-même, ni au dehors de soi.

Néanmoins, il n'est en tout cela aucune fatalité. Ostad Elahi ne sombre jamais dans le catastrophisme ou le fatalisme, pas plus que dans l'angélisme. Il a pour mission de guider vers d'autres contrées et en fait l'objectif de sa vie terrestre. À ce titre, enfin, nous en jugerons à la fin de cette demi-journée, il me semble avoir une place dans la lignée multimillénaire des sages, des héros et des saints, pour reprendre la trilogie, qui attestent par leur exemplarité, la fécondité unique du choix du bien. Le bien entendu comme la lumière – nous sommes en Iran, en souche

iranienne, mais la Grèce antique aussi célèbre la lumière – la lumière de l'esprit, même si on n'en comprend pas tout de suite l'essentialité. Lui qui a donné les critères de ce qu'il appelait « l'homme divin » – j'y reviendrai dans un instant – s'est exercé à les incarner et à les enseigner dans ce qu'il appelait « l'école du perfectionnement », c'est-à-dire l'école de vérité. Et il l'a fait sa vie durant, sans orgueil déplacé. Il a su s'ouvrir « à l'émanation (comme à) l'effusion de la grâce du Créateur » – Dieu pensé comme créateur – « qui a conçu l'ordonnancement structuré et sans faille de tout ce qui existe. » Il a su les faire fructifier dans toutes les ères de l'existence, privée et publique. Maître tisserand de sa vie, il a honoré le maître tisserand de l'univers, dans une proximité de connaissance, de sagesse et de foi.

Pourquoi ai-je appelé le texte écrit et le court exposé oral que je fais ici « Plaidoyer pour l'universel » ? Un plaidoyer, c'est un discours prononcé devant un tribunal pour défendre une cause. C'est la définition minimale mais elle est juste. C'est la défense en faveur d'une opinion, d'une personne, d'une cause. J'ai voulu montrer que Ostad Elahi est – je dirais est, en lui-même – un plaidoyer pour l'universel, en sa triple dimension, religieuse, ou bien mystique, ou bien spirituelle – pour l'instant je mets les trois termes dans une relative synonymie – éthique et juridique. L'éthique chez Ostad Elahi se voulait réalisée par le droit : elle n'était pas en l'air, elle n'était pas diaphane, elle n'était pas purement théorique. Même quand il parle de juste mesure – et Dieu sait si le thème de la juste mesure, qui est un thème grec par excellence, est essentiel dans les textes d'Ostad Elahi – il n'y avait vraiment que le droit qui pouvait l'instituer à ses yeux, en dehors de l'existence, et du témoignage de l'existence. La vie entière d'Ostad Elahi me semble donc être un plaidoyer en actes et en pensées pour l'universel.

En second lieu, je dirais qu'il s'agit d'un plaidoyer rationnel pour l'universel. Il y a chez Ostad Elahi la volonté d'unir toujours, le plus possible, étroitement, la raison et la foi. C'est un penseur de l'harmonie, pas simplement de l'harmonie musicale, mais de l'harmonie intellectuelle également, et de l'harmonie dans la vie, dans l'action et dans l'existence, et pour lui, raison et foi ne peuvent pas être dissociées. Donc pour ma part, je l'inscrirais assez aisément dans la lignée des Augustins ou des Anselme qui eux aussi ont bien montré qu'il fallait à la fois croire pour comprendre, et comprendre pour croire.

Ce plaidoyer pour l'universel est un plaidoyer spirituel.

L'universel est un universel en acte qui s'appelle dans la langue philosophique et chez Ostad Elahi également, l'Un. L'Un, c'est-à-dire Dieu, mais on n'est pas obligé de le nommer, celui auquel nous arrivons par la pensée, est celui dont tout procède et où tout retourne. Ce qui m'a frappée, c'est la constance de cette idée dans le discours d'Ostad Elahi, que ce soit dans des textes très religieux, comme ses prières, ou des textes plus métaphysiques, plus spirituels comme les Paroles de Vérité. Ostad Elahi a un sens pratiquement inné, il l'a sans doute toujours eu, et un sens aigu de la transcendance. D'une transcendance qui irradie et signifie l'immanence. Il n'y a pas de coupure épistémique chez lui entre le haut et le bas, l'intelligible et le sensible, le corps et l'âme, pas de dualisme au sens d'une opposition drastique entre des pôles. Il a le sens aigu d'une lumière qui irradie et signifie les ténèbres que nous connaissons tous, en nous et hors de nous. Autrement dit, c'est un penseur d'une spiritualité éminemment dialectique, qui montre les interactions de l'ombre et de la lumière, de la partie et du tout, du créé – puisqu'on est dans la perspective créationniste d'un monothéisme de type coranique, monothéisme référé à un créateur, ce qui n'existe pas dans la pensée grecque, j'y reviendrai – et de son créateur.

Leili Anvar emploie l'expression « sage mystique », se demandant si n'est pas ce qui caractériserait le mieux Ostad Elahi, ou en tout cas le moins mal, car il est difficile de faire le portrait spirituel de cet homme. Ostad Elahi voulait être un homme divin ou exhortait à être un homme divin. Qu'est-ce qu'un homme divin pour lui ? Il énonce dans les Paroles de Vérité trois critères simples, éminemment simples, du moins simples à exposer mais plus difficiles à mettre en actes. Le premier, c'est celui de la maîtrise de soi, tant du corps que de l'âme. J'aimerais dire davantage, la maîtrise de la maîtrise : par exemple, il dit dans certains textes que la nature ne doit pas avoir d'emprise sur nous, quelle que soit la situation où nous sommes, qu'on ne doit pas se laisser abîmer par ce qui ne vaut pas de nous abîmer. Le deuxième critère est qu'il n'est jamais dans le « moi je » et pourfend avec une constance et une fermeté réelles tout ce qu'il appelle « Vanité », « Égoïsme », « Orgueil », que nous cultivons abondamment du matin au soir. Le troisième critère de l'homme divin est qu'il a l'effet de la parole, et l'impact du souffle. Alors, qu'est-ce que cela veut dire ? En utilisant le jargon, on pourrait dire que ses mots sont dotés d'une « performativité spirituelle ». D'ailleurs, il insiste sur le fait que le dire qui n'est pas

un faire n'a pas de sens. Et il est très ferme là-dessus, ceux qui disent « je crois en Dieu », qui se réfèrent à cette croyance mais ne font rien sont aux antipodes de la spiritualité qu'il préconise.

Autre caractéristique qui justifierait le choix du titre que j'ai pris, « Plaidoyer pour l'universel » : c'est un sage qui est habité par le « Mal de Vérité », expression qui traduit un mot persan et qu'on retrouve dans l'introduction aux Paroles de Vérité. Le mal de vérité, c'est un désir de Dieu qui est si fort qu'il fait mal. Leili Anvar parle de la « soif inextinguible » de l'âme en quête de Vérité. Ceci me paraît être une chose que partagent – les spécialistes du mysticisme me diront si j'ai tort ou raison – les grands mystiques, au sens noble du mot mystique, et pas au sens confus qu'il peut parfois avoir. Autrement dit, à mes yeux, mais ce sera sans doute un enjeu de débat, Ostad Elahi partage avec les grands de l'antiquité grecque, que ce soit Pythagore – donc je vais très loin dans le temps, même si pour moi c'est très proche – Parménide, Xénophane, Platon, Plotin, plus proche de nous, la quête de l'Absolu, la quête de ce qui est « Sur-Essentiel » et qu'on a appelé l'Un tout à l'heure. Plotin parlait aussi des Hommes Divins. Pour lui, le modèle de l'homme divin, au sens littéral du grec, c'était les platoniciens, en quête de l'Unique et de l'Universel, à la différence des épicuriens, qui cherchaient le plaisir, et des stoïciens qui ne cherchaient que la vertu. Les platoniciens, au sens de Plotin et du néo-platonisme, sont les seuls, je cite Plotin, à « voir d'un regard perçant la lumière éclatante d'en haut. Ils s'y élèvent au-dessus des nuages et des ténèbres d'ici-bas. Ils se plaisent en cette région de Vérité qui est la leur ».

Donc au bilan de ce court aperçu, il me semble y avoir de nombreuses connivences avec la sagesse grecque sur quelques thèmes majeurs parmi l'ensemble protéiforme que je pourrais développer mais que je ne développe pas : la passion de l'essentiel, la mise en garde contre tout ce qui en éloigne – donc le soi impérieux en premier –, l'exhortation constante à la conversion – c'est-à-dire au passage de l'obscurité à la lumière –, l'exigence constante de purification et de reprise inlassable de la purification. Ce sont des pôles que les sages grecs, que ce soit à l'époque archaïque, classique ou hellénistique, ont développés. On retrouve, chez les Grecs et chez Ostad Elahi, une exhortation à l'« l'Attention à la Source », terme très fort que l'on trouve chez un Platon ou un Plotin. Et quand je vois par exemple Plotin nous dire que notre patrie est le lieu d'où

nous venons, et que notre Père est là-bas – ce père c’est l’Un – je croise naturellement avec les propos d’Ostad Elahi. Le véritable objet de notre amour est là-bas, mais ce là-bas n’est pas opposé à ici. Ce là-bas irradie l’ici. C’est ça qui me semble très important. Cette « Attention à la Source » est la vraie et unique prière pour Ostad Elahi. C’est, dit-il, la « meilleure des dévotions ». Pour moi, je dirais que c’est le principe même de la spiritualité, qu’elle soit philosophique ou qu’elle soit religieuse, ou mystique, ou spirituelle. Lire Ostad Elahi m’a fait comprendre pourquoi Simone Weil voyait en Platon le père de la mystique occidentale. Elle disait même : « rien ne peut surpasser, à l’évidence, Platon », et c’était précisément sur ce thème de « l’Attention à la Source ».

Me semble également être un point de connivence le sens de la responsabilité de l’homme dans le choix du mal comme du bien. Le mal n’est pas imputable à Dieu mais à l’homme. Et chez Ostad Elahi, ce qui m’a frappée personnellement, c’est que, je le cite : « Plus l’homme se rapproche de Dieu et plus sa responsabilité augmente ». Plus il avance dans son itinéraire, attentif à l’Un, à l’unique source de tout, et plus, bien sûr sa richesse spirituelle augmente, mais son imputabilité également. Cela me paraît très fort et très intéressant. On est doublement, triplement, quadruplement responsable à mesure que l’on progresse.

Je voudrais maintenant cibler cet « universalisme spirituel » dont parle Ostad Elahi. Le Dieu auquel réfère Ostad Elahi, je crois avoir compris ça, est un Dieu qui se révèle par la parole, qui écoute Sa créature, et qui lui répond. J’ai lu cela dans les Paroles de Vérité. Le Divin vers lequel s’élève Platon ou Plotin, pour ne citer qu’eux deux, s’atteint au terme d’une démarche noétique, de l’esprit, s’achevant en visions pour Platon, ou en contacts de nature ineffable pour Plotin. Mais cette ineffabilité n’empêche nullement Plotin d’écrire de grandes parties des Ennéades pour nous dire ce qu’il a vu ou touché. Donc, le « dire » est présent. Mais tous ces grands mystiques savent qu’aucun mot ne pourra rendre vraiment la beauté de ce « Point d’Unicité », comme dit Ostad Elahi. Les auteurs profanes grecs et Ostad Elahi partagent en fait l’idée d’un bannissement nécessaire, dans le domaine religieux, de la représentation anthropomorphique de Dieu. Ça me paraît extrêmement important. Il y a vraiment une prise en compte de la nécessité d’une purification, pas simplement éthique mais intellectuelle, gnoséologique, épistémologique, je

ne sais pas comment le formuler, mais il faut évacuer tout ce qui est représentation anthropomorphique. Cela m'a semblé très important chez Ostad Elahi, et cela montre qu'il y a en effet chez lui une dimension philosophique réelle.

Dans la philosophie platonicienne et néo-platonicienne, pour être très honnête, et il faut l'être aussi intellectuellement, il n'y a pas de Dieu qui parle. Il n'y a pas de Dieu qui répond sous un mode personnel ou personnifié, à travers une révélation scripturaire ou une prière vécue sur ce mode relationnel. Je dirais même que la notion de personne, c'est sans doute un enjeu de débat également, au sens d'une singularité unique créée par Dieu, est radicalement étrangère au monde grec. On doit sans doute, dans notre culture occidentale en tout cas, au judéo-christianisme, d'avoir imposé peu à peu une nouvelle conception de l'individu humain comme un sujet moral unique à part entière et digne de respect car créature de Dieu; il y a à la fois la référence au créationnisme, que n'ont pas les Grecs, et la référence à la personne, image de Dieu, créée par Dieu, et qui bien sûr, prend, de ce fait, une surdimension ontologique. Dans la bible judéo-chrétienne latine le texte de la Genèse emploie deux termes, «image» et «ressemblance» – imago et similitudo. Dans la traduction grecque de la Septante, on a deux mots forts : syngeneia, la parenté naturelle de l'homme avec Dieu, et omoïosis, la parenté volontaire de l'homme vis-à-vis de Dieu, qui va essayer de se hisser vers le Divin. Il y a donc deux pôles dans la culture judéo-chrétienne : le pôle «naturel», si je puis dire, et le pôle éthique relevant de la liberté, relevant de la volonté de l'homme. Dans le platonisme, notamment dans le Théétète, un texte célèbre, Platon exhorte l'homme à devenir semblable à Dieu «dans la mesure du possible» – en devenant le plus juste possible, le plus pieux possible, etc. Ce «devenir semblable à Dieu» est de l'ordre, si je reprends la Septante – la Bible traduite en grec – de l'ordre de l'omoïosis, car c'est à l'homme d'assumer cette ressemblance avec Dieu, et toute sa vie doit être orientée par cette ressemblance à conquérir. On a donc dans la pensée d'Ostad Elahi et dans la pensée des Grecs, quelque chose de la responsabilité de l'homme vis à vis de son «ascension» – ce n'est pas un très beau terme – spirituelle. On est responsable ou de régresser, ou de stagner, ou de progresser. Voilà quelques-unes des connivences que j'ai vues, avec des différences.

Ce qui m'a frappée chez Ostad Elahi, c'est bien l'universalisme. Et

sur un point précis dont je n'ai pas encore eu l'occasion de parler parce que c'est difficile : Ostad Elahi a vu la concordance – le mot est important – possible, pas simplement possible mais aussi réelle, des messages d'un Moïse, d'un Jésus et d'un Mahomet. Cette idée est exprimée dans plusieurs textes des Paroles de Vérité et cela a particulièrement capté mon attention car il ne s'agit pas d'un syncrétisme confus ou mou, mais véritablement d'une prise de conscience de ce qu'il y a au-dessus des clivages entre les religions, religions qui, à mon sens – mais c'est un objet de débat – séparent les hommes tandis que la spiritualité les unit. C'est pourquoi j'arriverai ici à une distinction entre religion et spiritualité. Mais il y a beaucoup à dire là-dessus parce qu'on peut n'être pas d'accord avec ma formule. En tous cas, Ostad Elahi a vu cette concordance, et il le dit bien mieux que ce que je peux exprimer tout de suite ; il s'agit de voir l'identité dans la différence. Il voit l'identité spirituelle dans la différence même des religions. Le christianisme n'est pas l'islam et l'islam n'est pas le judaïsme, nous le savons tous, mais les maîtres de ces religions, les grands maîtres instigateurs de ces religions, ont eu un message de paix, d'amour, d'exhortation à la justice, qui semble à Ostad Elahi le plus important. Il va jusqu'à dire que le terme d'« infidèle » n'a pas de sens, et j'en connais peu qui aient dit ça avec une force de cette nature-là.

Je conclurai sur le monothéisme d'Ostad Elahi. M'a frappée d'abord sa définition du monothéisme : « Est monothéiste vrai, celui qui ne voit que Dieu : où qu'il regarde, il ne voit que Lui. (...) En spiritualité, voir double, c'est pire qu'être aveugle. » Je n'ai même plus envie de parler quand je lis quelque chose d'aussi percutant et juste. C'est vrai qu'il y a chez lui un sens aigu de l'unicité divine, on l'a dit à plusieurs reprises, qu'il appelle le « Point d'Unicité », et qui est la source de sa profonde orientation spirituelle, puisque c'est au Point d'Unicité qu'il dit « avoir trouvé la Vérité ». Et ce Dieu unique, ordonnateur des mondes, ou du monde, est celui que Ostad Elahi sert. Et j'insiste sur cette locution qui me frappe également : « Partout où vous entendez le nom de Dieu, écoutez-le avec respect, accueillez-le, profitez de cette grâce et ne vous souciez pas de savoir qui l'a prononcé, dans quel lieu et quel contexte. Ne faites pas de différence entre vous et les autres car le But est le même ». Donc, toutes les religions doivent être respectées, pour Ostad Elahi, car leur Vérité est une. De ce point de vue, il y a je crois un lien étroit, entre une théologie de type naturel et une théologie

de type révélé. Elles ne sont pas à opposer drastiquement, elles peuvent dialoguer, elles peuvent s'entendre, elles peuvent s'enrichir mutuellement. Ce qui fait dire à Leili Anvar que même les polythéistes antiques pouvaient avoir le sens de l'Un. Platon était un polythéiste, sa religion était le polythéisme grec, et il avait un sens aigu de l'Un. Il y avait donc un « monothéisme », je mets des guillemets au mot monothéisme parce que s'il y a des philosophes, ils vont être outrés, mais il y a un « monothéisme » philosophique. Chez Xénophane de Colophon c'est évident : Dieu ne peut pas être plusieurs, il ne peut être qu'Un. C'est un Grec qui le dit !

Tout cela mérite d'être creusé et sera creusé très certainement dans le débat. Le souci d'Ostad Elahi – je n'ai pas parlé de l'éthique alors que c'est un grand pan de mon exposé mais ce n'est pas grave – c'est de mettre en acte tout ce qu'il a découvert, et de le mettre en acte par l'éthique. L'éthique, c'est le ferment de la spiritualité, c'est une des constantes. Apprendre à d'autres à voir ce que peut-être, spontanément, ils ne verraient pas ou ne seraient pas enclins à voir, c'est une de ses préoccupations dominantes et cela l'a été, je crois, toute sa vie durant. Dans les quelques minutes qui me restent, je voudrais souligner quelque chose de très intéressant dans la pensée d'Ostad Elahi, c'est l'éthique de la compassion, au sens très fort du terme, qui se trouve dans toutes les religions d'ailleurs – dans les trois monothéismes c'est évident, et également dans des religions qui ne s'apparentent pas au monothéisme –, et selon laquelle il faut faire aux autres le bien que l'on voudrait que l'on nous fasse. Une éthique basée sur le bien de l'homme, l'épanouissement de l'homme, qui n'est finalement pas une éthique restrictive, mais qui est une éthique d'épanouissement. Olivier du Roy, que l'on connaît ou que l'on ne connaît pas, a écrit des livres énormes sur ce qu'il appelle « La règle d'or », la règle d'or qui repose effectivement sur ce principe de compassion, au sens très actif et non pas au sens doloriste du mot compassion. Il me semble que la règle d'or justement, que l'on peut formuler comme je viens de le formuler très rapidement, « do as you would be done by », en anglais ça va beaucoup mieux qu'en français, fait un ciment très important dans l'humanité qui est la nôtre. C'est un ciment spirituel aussi, c'est une source, un socle d'édiction de droits et de devoirs, qui peut croiser – ô combien ! – l'éthique chrétienne de l'agapè par exemple, de l'amour mutuel. On pourrait mettre, je ne l'ai pas fait mais on pourrait

mettre en parallèle des extraits du « Sermon sur la Montagne » et des textes d'Ostad Elahi.

En conclusion, j'insisterai sur un point qui m'est cher chez Socrate mais que j'ai trouvé aussi chez Ostad Elahi, une éthique centrée sur une violente critique du Talion. La règle éthique, c'est complètement l'opposé du talion, et l'on sait que Socrate est un des premiers en Grèce antique, et ce n'est pas rien dans la révolution éthique de Socrate, à avoir voulu que l'on en termine avec cette éthique du talion. Les connivences avec la pensée grecque se retrouvent également sur le terrain de l'éthique.

Débat autour de l'ouvrage Paroles de Vérité d'Ostad Elahi

Leili Anvar

Rumi, le poète du XIII^e siècle, disait dans un poème ces quelques vers : « Hier, le sage (il fait référence à Diogène) tournait autour de la ville avec une lampe à la main en disant : "Je suis las des prédateurs et des démons. L'être humain est ce que je désire." On lui dit : " Cela ne se trouve guère. Nous avons cherché, souvent." Il répondit : " Ce qui ne se trouve, c'est là ce que je désire" ».

J'avais envie de mettre cette table ronde sous l'égide de cette citation. Ce que nous cherchons, c'est cet être humain. Comment être véritablement des êtres humains ? Comme le montrait Anne Baudart, on se posait déjà cette question dans la haute Antiquité. Et c'est ce qui réunit au fond les invités de cette table ronde, qui sont tous, à leur façon, des chercheurs de l'épanouissement de cette humanité en nous-mêmes. En même temps, lorsque Rumi dit : « ce qui ne se trouve, c'est là ce que je désire », est-ce à dire que l'objet de notre quête est en réalité impossible à trouver ? Je crois que Ostad Elahi, qui avait de Rumi une connaissance intime, aurait répondu : « Bien-sûr que ce qui ne se trouve, c'est précisément ce qu'il faut chercher, parce que nous pouvons le chercher ». Il s'agit, dans le trajet d'une vie ou de plusieurs vies, de trouver l'humain en nous, ou mieux encore, de réaliser notre humanité, même si parfois on a l'impression que cela est si difficile. Ostad Elahi le savait, lui qui disait : « devenir humain, comme c'est difficile ! » C'est peut-être l'une des choses les plus difficiles à accomplir mais c'est en même temps la seule et unique chose qu'il nous revient d'accomplir pleinement. Il ne s'agit pas de chercher avec une lampe autour de la ville. Il s'agit surtout, pour Ostad Elahi, de porter haut en soi la lampe de la connaissance. Si l'humain est à chercher quelque part, c'est au plus profond de nous-mêmes. Si l'humanité doit se réaliser, c'est à chacun de la développer en soi. Oui, devenir un être humain, c'est possible. C'est difficile, mais c'est en même temps le projet de lumière qui nous revient. Cela aussi à quoi nous invitent ces Paroles de Vérité.

Je voudrais donner quelques brefs éléments sur l'historique de cet ouvrage. À la fin de sa vie, l'enseignement oral d'Ostad Elahi a été pris en notes par plusieurs personnes, dont son fils, Bahram Elahi. Ces notes ont ensuite été rassemblées et publiées à titre posthume au sein de deux gros volumes en persan. Bahram Elahi a par la suite sélectionné et réuni un certain nombre de ces paroles qui avaient une valeur universelle, une valeur utile, aujourd'hui et maintenant, pour toutes les hommes et femmes qui cheminent, chacun à leur façon, sur cette « terre de granit », comme dirait le Petit prince. Quand j'ai eu le projet de traduire l'enseignement oral d'Ostad, il m'a semblé que le mieux était de commencer par cette anthologie qui permettait de faire le tour – si tant est qu'on puisse faire le tour – des essentiels de sa pensée. Cela permettait d'entrer de plain-pied dans son projet de développement de l'humanité en soi-même, pour lequel il propose des outils afin de le mener à son terme.

Je remercie de tout cœur nos intervenants d'avoir accepté de se prêter à ce jeu, qui consiste à réagir à un livre et à partager avec nous ce que ce livre leur dit. Le but, c'était précisément de ne pas faire parler des spécialistes d'Ostad Elahi, mais des personnes qui sont elles-mêmes, à des titres divers, dans des domaines divers, des spécialistes de la recherche spirituelle, la recherche de sagesse, la recherche de la connaissance, la recherche de l'humanité.

Ma première question s'adresse aux quatre intervenants : il s'agit, bien sûr, de votre première impression. Que diriez-vous de cette lecture que vous avez accepté de faire ? Quelles ont été vos réactions ? Qu'est-ce que ce livre a suscité en vous ?

Philippe Lefait

Il se trouve que les circonstances de la vie font que j'ai appris à l'instant le décès du père d'une amie, et je me posais la question de la réponse que je pouvais trouver dans ce texte. Je lisais la parole 268 et me demandais si elle était pertinente. On peut y lire ceci : « Si face à tout ce qui lui arrive de bien ou de mal l'homme réfléchit et se demande : « qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? », il n'aura plus ni chagrin ni tristesse. Pour ceux qui ont une relation à Dieu, tout ce qui leur arrive est soit une punition, soit une providence, car dans Sa sagesse absolue, Dieu ne fera rien qui soit contraire à leurs intérêts. J'aime que

mes amis soient toujours heureux et qu'à chaque fois qu'il leur arrive quelque chose, ils cherchent à en trouver la cause. ». Cela me renvoie à une question que je me suis posée en lisant ce livre, notamment en tant que journaliste parfois un peu provocateur : Ostad Elahi, qui est un sage, un homme engagé, juriste pendant des années vous l'avez noté, parle paradoxalement assez peu de la souffrance, qu'elle soit psychique – j'en parle au regard de mes activités de psychanalyste et parce que la souffrance psychique est aujourd'hui plus importante que jamais – ou plus universelle, et je pense à l'Holocauste, à la Shoah. Dans ce livre, en tout cas, j'ai trouvé peu de références à la question de la souffrance. Une de mes premières questions était donc celle de la manière dont ce sage à ce point connecté à l'universel et à Dieu, ou à l'Un – peu importe la manière dont on appelle ce surmoi absolu – traitait la question de la souffrance, dont il parle assez peu.

Ce qui me nourrit chez Ostad Elahi, c'est la temporalité. Je suis, comme journaliste, confronté à une évolution radicale voire à une disparition du métier de journaliste, quelqu'un qui observe le monde, qui essaie de donner en toute honnêteté la possibilité à quelqu'un d'autre – personne et citoyen – de bien voter, en tout cas de bien choisir la société politique et sociale dans laquelle il veut vivre. Aujourd'hui, mon monde et le monde dans lequel j'interviens est un monde de l'immédiateté. La temporalité que m'offre Ostad Elahi, cette temporalité qui est « je m'assoie et je pense », cette temporalité de la pensée, s'oppose à la temporalité du « tout info », que personnellement j'écris « infaux » et qui relève d'un système qui détruit la pensée. Ostad Elahi est une réponse à ceci, à ces chancres contemporains que sont l'immédiateté et la nécessité d'aller contre l'ennui en permanence. Deuxième remarque, au-delà de la temporalité, ce que me permet aujourd'hui Ostad Elahi, c'est d'être effectivement dans ce qui nous réunit ici, une forme d'éthique qui serait solidaire, ou en tout cas une forme de solidarité qui serait éthique. Troisième remarque, ce que j'aime, en tout cas ce que je retire de ce recueil et avec quoi je suis tout à fait en accord, c'est la nécessité de l'équilibre entre le corps et l'âme. Ostad Elahi nous dit : « il ne faut pas laisser le corps tomber ». Ceci est aussi extrêmement important. Et il ne s'agit pas du corps des magazines féminins, mais du corps qui permet de retrouver l'Un.

De manière plus naïve, plus béotienne, en lisant ce livre, je me suis posé la question de l'addiction. En effet, je n'ai pas,

comment dirais-je, une foi extrêmement chevillée au corps, ni à l'âme d'ailleurs. Et comme lecteur, bêtement, j'attends une réponse. Cette réponse ne vient pas forcément, puisque j'ai les réserves que j'ai évoquées, c'est-à-dire que ma foi est ce qu'elle est. Je n'ai pas forcément de réponse, et pourtant, je ne peux pas quitter le livre. Et je me dis qu'il y a là quelque chose de l'ordre de l'addiction qui peut-être, à mon corps défendant ou à mon âme défendante, m'oblige à être croyant. Mais je ne sais pas à quoi, à l'espoir peut-être...

Paule Amblard

La parole d'Ostad Elahi est une parole vivante, une parole simple, sans ornements, et qui va droit au but. C'est aussi effectivement, et fort heureusement, une parole qui interroge. Ce que j'aime chez lui, c'est que nous sommes tous des chercheurs : nous n'avons pas les réponses mais la vie peut être un maître et nous aider à faire notre chemin. Et si la vérité est la même pour tous, le chemin est différent pour chacun. Chacun va développer au maximum ses capacités, pour fleurir. Dans la pensée d'Ostad Elahi, le corps n'est absolument pas opposé à l'âme, au contraire, c'est sur lui que repose le développement et la fortification de l'âme. En ce sens, le corps n'est pas un ennemi mais une source, ou un humus sur lequel on va faire pousser quelque chose grâce à un travail volontaire. Ce que j'aime énormément, c'est la tension extrême que l'on trouve dans son discours entre ce travail volontaire de fortification de l'âme, qui fait qu'on va connaître des souffrances, et la nécessité de s'appuyer sur ces souffrances, quelle qu'en soit l'intensité, pour avancer, pour germer autrement, pour s'assouplir et s'adoucir, car il est aussi question de la douceur du regard et de l'amour qu'il faut développer. C'est comme si l'homme était inaccompli et qu'il revenait à chacun de travailler pour l'accomplir en soi-même.

Ce qui est intéressant chez Ostad Elahi, c'est qu'il reçoit les gens non pas pour leur inculquer une vérité mais pour les amener à être en chemin. C'est ce qu'on lit dans la Bible d'Abraham : « Va vers toi-même ». Voilà tout le sens d'un maître, qui n'est pas là pour nous dire ce qu'il faut faire mais pour nous guider sur le chemin et nous dire qu'il faut pousser, qu'il faut se fortifier, qu'il faut s'élever. Il y a un travail de purification et d'apaisement de notre passé, quel qu'il ait été, et de ce qu'on appelle ses

« mémoires héréditaires ». Il s'agit d'une espèce de travail de déconditionnement, qu'on peut aussi appeler un retournement : au lieu de tourner notre regard vers la terre, il va falloir le tourner vers le ciel pour pouvoir pousser. Ceci implique de purifier nos racines, qui sont évidemment constituées de toutes nos pensées.

Je voudrais pour finir vous lire ce petit poème écrit par la sœur d'Ostad Elahi : « Lui seul peut m'aider, le bien-aimé, par Ostad secondé / Alors de moi satisfait, mon bien-aimé, enfin pourra me libérer/ Ostad est mon guide vers le bien-aimé, sur le chemin, lui est mon refuge, à moi qui ai tant péché, moi Janie, Ô mon bien-aimé, moi sans vie parmi les morts – "sans vie parmi les morts, voilà, il nous faut être en vie" – moi que Ostad a ressuscitée, Ostad aimé, ma main à sa main amarrée ». J'aime beaucoup cette phrase, « ma main à Sa main amarrée », car on trouve en l'autre des mains, des mains tendues, qui peuvent être un guide sans que l'autre le sache toujours. C'est ce regard-là qui va nous apprendre, car Dieu, je ne sais pas qui c'est, je ne connais pas son visage, mais par contre je sais regarder l'autre. C'est ce qu'il faut développer et c'est ce que Ostad Elahi n'a cessé de dire : faire du bien à l'autre et regarder l'autre.

Marie de Hennezel

En lisant ce livre j'ai évidemment fait des liens avec ce que j'ai expérimenté dans mon parcours de psychologue et psychanalyste, mais aussi avec d'autres références spirituelles. Je trouve en effet qu'il y a de nombreux ponts entre la pensée d'Ostad Elahi et des penseurs qui m'ont beaucoup apporté, à la fois sur le plan psychologique et sur le plan spirituel, comme Jung, Maurice Zundel, Saint Paul, Victor Hugo, je les cite dans le désordre. J'ai beaucoup aimé dans tout ce que j'ai entendu jusqu'à maintenant ces mots universels de « pèlerinage », la vie étant effectivement un pèlerinage, de « chercheurs », nous sommes tous des chercheurs, des chercheurs du divin. Car en lisant ce livre je me suis dit qu'il s'agissait vraiment d'une pensée universelle.

Évidemment, j'ai retrouvé cette passion de l'humain qui m'anime moi-même et qui a animé toutes ces années où j'ai été à l'écoute des autres, cette passion de l'humain et cette interrogation que j'ai toujours eue, à savoir : comment est-ce

que l'être humain, qui vit des choses tellement difficiles, qui passe par tellement d'épreuves fait-il pour se dépatouiller de tout ça et continuer à avancer, pour creuser le lit de cette quête, pour s'approfondir en tant que chercheur, à travers tout ce qu'il vit. Parmi les épreuves qui jalonnent ce pèlerinage de la vie, je me suis intéressée dans le cadre de mon activité aux épreuves sans doute les plus dures que sont la maladie, l'approche de la mort, l'expérience de vieillir aussi, et qui sont à chaque fois des occasions de retournement. Un point qui m'a beaucoup intéressée chez Ostad Elahi, c'est cette idée que l'on retrouve en permanence, selon laquelle tout cela contribue à ce que j'appelle «le rabotage de l'ego». Toutes les épreuves sont là pour ça, finalement. Enfin c'est ce que j'ai observé. Et toutes ces épreuves qui nous font faire l'expérience de la diminution de l'ego, du moi, du moi conscient, visent à favoriser la croissance d'autre chose.

Je disais qu'en le lisant je pensais à mes propres références et notamment à Jung. Jung parle du processus d'individuation comme étant le basculement qui a lieu à un moment qu'il désigne comme «la moitié de la vie». Évidemment, personne ne sait quelle est la moitié de sa vie, mais il y aurait comme un moment lors duquel l'énergie qui a été mise au service du moi, qui correspond chez Ostad Elahi au soi impérieux, doit être sacrifiée au Soi. En d'autres termes, il y a un moment où l'énergie que l'on a dépensée dans la première partie de la vie – parce qu'on construit une vie, une famille, une carrière, une œuvre, parce qu'on poursuit une ambition, c'est tout à fait naturel – doit être réorientée ; il y a un moment où il faut absolument changer d'objectif, aller vers le Soi avec un grand S, ce qui est pour Jung le divin, le divin en soi.

Et puis j'ai toujours dans toutes mes conférences cité cette parole de Saint Paul qui je trouve, fait écho ici aussi : «Tandis que notre homme extérieur s'en va en ruines, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour». Parce que je l'ai observé, je sais que c'est vrai. Quand l'homme extérieur s'en va en ruines, il y a effectivement une croissance de l'homme intérieur. J'aime beaucoup cette parole de Victor Hugo qui dit : «Je ne vieillis pas, au contraire, et c'est d'ailleurs à cela que je sens l'approche de la mort, quelle preuve de l'âme ! Mon corps décline, ma pensée croît, dans ma vieillesse il y a une éclosion». Voilà, c'est ce cheminement-là, ce pèlerinage de la vie qui fait qu'effectivement, petit à petit, c'est comme un oignon qui perd ses pelures.

Si certains d'entre vous ont lu le livre magnifique de Christiane Singer *Dernier fragment d'un long voyage*, où elle prend des notes tous les jours les six derniers mois de sa vie, on voit très bien ce que c'est que ce rabotage de l'ego. Christiane Singer était une amie, que j'ai rencontrée il y a longtemps. Il y a vingt ans, on avait fait un séminaire sur le sacré, elle parlait du sacré dans la vie et moi du sacré dans la mort. Elle est morte, je suis toujours en vie. Quand je suis allée la voir dans son unité de soins palliatifs à Vienne et que je suis rentrée dans la chambre, j'ai eu un choc, parce que cette femme que j'avais connue, qui faisait des conférences magnifiques, qui avait une voix, qui était vraiment une femme de théâtre, avec un ego très fort – c'est d'ailleurs ce qui lui a permis aussi d'enseigner, d'écrire, de faire tout ce qu'elle a fait – eh bien, quand je suis rentrée dans sa chambre, elle n'avait plus d'ego, elle était devenue... complètement transparente. Cela m'a beaucoup émue parce qu'elle avait écrit un livre sur les âges de la vie, dans lequel elle avait écrit que la vieillesse, c'est l'âge où l'on devient de plus en plus transparent. Elle m'a dit «je n'ai pas eu la chance de vieillir», «comme j'aurais aimé vivre ce temps qui permet peut-être d'accomplir une vie, de transmettre», mais elle est morte à 64 ans et a fait en six mois le chemin qu'on fait en vingt, trente, quarante ans, si on a la chance de vivre très longtemps. J'ai donc vu ce polissage, qui fait écho à cette phrase que j'ai beaucoup aimée, que je trouve tellement juste : «Tant qu'on n'a pas poli son cœur comme un miroir, on ne peut voir Dieu car Dieu n'est pas séparé de nous et ce n'est pas en se tournant dans telle ou telle direction qu'on Le trouve ».

J'aime cette idée de polissage du cœur comme un miroir parce que c'est exactement ça qu'on voit, et moi qui fréquente des personnes très âgées, entre 80 et 100 ans dans les résidences pour personnes âgées, j'assiste à ce polissage du cœur comme un miroir. Tout le monde ne le vit pas, évidemment, parce qu'on peut être aussi dans l'enfermement, dans le repli sur soi, on peut être aussi accroché à son soi impérieux, ne pas avoir su le lâcher, et à ce moment-là, on ne peut pas vivre ça. Mais c'est à la portée de tout le monde.

Philippe Lefait

Je suis d'accord avec vous Marie de Hennezel quand vous dites qu'effectivement le rabotage est nécessaire, et c'est un rabotage

qu'on peut décider de s'appliquer, le combat contre l'ego, sauf que nous sommes aujourd'hui dans une société de l'ego et qui fait de l'argent sur l'ego. Donc merci de donner accès à tout cela. Laissons dépasser ce livre de notre poche lorsque nous nous promenons ou prenons le métro. Quand on est à ce point nourri par une pensée, ou en tout cas quand on a la possibilité d'être au contact d'une sagesse, il faut à un moment aussi de la concrétude, et se pose la question de la réactualisation de la transmission.

Alain Cugno

D'abord ce qui m'a frappé en lisant ce livre, c'est l'énorme place tenue par la raison dans l'œuvre d'Ostad Elahi. C'est vraiment un discours rationnel et à aucun moment, le philosophe que j'essaye d'être ne s'est trouvé dépaycé. Et puis, du même mouvement, il y a chez lui la présence de la foi, et je distinguerai la foi et la croyance. La foi c'est beaucoup plus pointu que la croyance, c'est bien au-delà de la croyance. Nous ne savons pas exactement en quoi nous avons foi, c'est ce qui nous tient, c'est ce qui nous ouvre vers la réalité. J'ai trouvé chez Ostad Elahi non pas une compatibilité entre la foi et la raison, mais une identité. Une identité qui me convient bien parce que je l'ai lue à partir de ma propre tradition et à partir des auteurs que je connais bien, enfin, que je connais un peu moins mal que les autres, en particulier Jean de la Croix. J'ai trouvé énormément de rapprochements, jusque dans le détail et dans la lettre même, entre ce qu'écrit Ostad Elahi et ce qu'écrivait Jean de la Croix. Si bien qu'en écoutant, avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, Anne Baudart qui a trouvé des connivences avec l'antiquité grecque, moi j'ai trouvé des connivences avec le christianisme. Et je me suis dit, mais de quoi s'agit-il exactement ? Est-ce qu'on a rejoint un fond d'universalité qui fait que finalement quand on est à un niveau de profondeur suffisant on atteint la même nappe phréatique, ou est-ce que c'est encore autre chose ? Je crois que c'est encore autre chose et que c'est du même ordre que lorsque vous achetez un tableau et que vous l'accrochez dans une pièce, il annexe la pièce et il vous dit : « Il fallait bien me mettre là puisque que tu vois, je suis de la même couleur que la commode, je rappelle tel ou tel élément », puis vous le changez de pièce et vous vous apercevez que le tableau change parce qu'il a annexé l'autre pièce. Je crois que

les choses vraiment profondes, et vraiment profondes dans leur singularité, pas dans leur universalité, opèrent toujours cette annexion de ce qui n'est pas elles-mêmes.

Il y a un troisième point indépendamment de l'identité entre raison et foi et de cette connivence avec ce que je connaissais, un troisième point qui m'a beaucoup frappé. C'est la place de l'esthétique dans la pensée de Ostad Elahi. Évidemment il n'y a pas de musique dans Paroles de Vérité mais on sent la présence de la musique, on sent la musicalité d'une pensée et ça c'est extrêmement impressionnant, ce qui a permis à Ostad Elahi également de faire une grande place au plaisir. Il y a une jouissance, il y a un sens de la jouissance, alors évidemment, pas n'importe laquelle, tous les discours qu'on peut tenir sur la diversité des plaisirs trouvent un écho dans Paroles de Vérité, mais il y a une reconnaissance de la nécessité du plaisir qui me paraît extrêmement forte et extrêmement saine.

Paule Amblard

La beauté d'Ostad Elahi, c'est que le chemin se parcourt, il le dit souvent, pas à pas. Entre le monde visible et invisible, il y a une épaisseur, et cette épaisseur est l'épaisseur de notre ego parce que sinon on serait en contact, on aurait cette intuition, cette inspiration. Ostad Elahi n'en parle jamais, c'est une preuve d'humilité, mais il a eu des visions quand il était petit et je pense qu'il a continué peut-être à en avoir et il n'en fait pas état parce que c'est quelque chose de personnel et qui pourrait troubler le chemin de l'autre. Ce respect-là est extraordinaire parce qu'il n'est jamais dans le pouvoir, au contraire, il veut toujours guider les autres afin qu'ils ne tombent pas dans l'oubli et qu'ils fassent ce travail de conscience. Parce que si on ne commence pas le travail d'introspection, si on n'essaye pas de se purifier, et de faire ce travail de conscience, de prise de conscience, si on n'éclaire pas en soi avec une lampe – c'est facile à dire, descendre en soi pour éclairer tous les petits recoins – mais si on ne commence pas ce travail-là, alors rien ne peut se passer et on tourne dans le vide. Il a une parole extraordinaire dans laquelle il explique que le monde extérieur est un révélateur de nos faiblesses et de nos erreurs. Il l'a bien vu, au bout d'un an au contact du monde extérieur, cet homme qui était dans des ascèses très difficiles, que je ne pourrai jamais tenir, avait plus appris que pendant toute sa période d'ascèse. Je me suis posé

la question : Comment fait-on quand on n'a pas Ostad Elahi devant soi pour nous guider ? Comment on fait ?

Leili Anvar

À votre sens, en quoi est-ce que la pensée d'Ostad Elahi peut être considérée comme une sagesse pour notre temps et pour des gens très variés, de toutes origines, comme il se l'est proposé ?

Alain Cugno

D'abord je ne pense pas qu'il y ait des sagesse pour des temps. Je crois que toute sagesse rejoint le temps dans lequel nous vivons. Je ne crois pas non plus qu'il y ait des époques meilleures que d'autres. Je pense que toutes les époques sont épouvantables et que toutes sont absolument géniales et que la grande difficulté c'est d'arriver à voir ce qui est bien. Percevoir ce qui est moche, c'est assez facile, mais discerner ce qui est bien, c'est beaucoup plus difficile. Or c'est quand même un des propos d'Ostad Elahi que de dire que dans toutes les voies qui s'offrent aux êtres humains, la plus haute et la plus difficile est de s'immerger dans le monde où l'on est et de continuer à ne voir que Dieu. Au fond on peut dire ça comme ça, je crois. Et ça, c'est de tous les temps. Ça définit la profondeur de la pensée.

Marie de Hennezel

les religions séparent, alors que la spiritualité unit. Je crois que c'est ça dont notre monde a besoin aujourd'hui. C'est vraiment ce qui permettra peut-être à notre humanité de s'élever.

Leili Anvar

C'est-à-dire que vous pensez qu'il y a un lien profond entre démarche de sagesse et démarche de foi ?

Marie de Hennezel

la foi est le sentiment intime qu'il y a une source, et que nous sommes tous reliés à cette source, quel que soit notre moyen de

nous y relier, c'est-à-dire quelle que soit notre religion, je crois que la sagesse est un moyen qui conduit à cette source, qui est la même pour tous. Lors de ma lecture, j'ai au début été gênée par la répétition du nom de Dieu. Un des reproches d'ailleurs que l'on m'a souvent fait est que dans l'accompagnement des mourants je ne parlais pas assez de Dieu. Je n'en ai jamais parlé à mes patients, effectivement, et pour cause, j'avais comme maître le texte de Maurice Zundel sur l'expérience de la mort dans lequel il dit : « Ne parlez pas trop de Dieu, vous l'abîmeriez. » C'est exactement la raison pour laquelle je suis toujours restée silencieuse. Mais il y avait cette autre parole qui disait que Dieu se respire, que Dieu est dans la présence, et je me disais, si j'essaye d'être le plus possible dans la présence, l'autre en captera quelque chose. C'est vrai que le mot de Dieu qui revient sans arrêt au début m'a gênée. Mais je me dis aussi que c'est sa culture, c'est sa culture spirituelle et qu'il faut voir au-delà, parce qu'en fait, si on entend Dieu comme le divin, comme étant vraiment le fond de l'être, et d'ailleurs il le dit sans arrêt, le Dieu est intérieur, il est intime, c'est ce qu'il y a de plus intime. Donc quand on entre vraiment dans le livre, finalement on laisse tomber cette référence. Mais au début, je me suis dit que ça pouvait déranger certains lecteurs. Ils se disent : « Je ne veux plus entendre parler de Dieu, j'en ai assez entendu parler ».

Leili Anvar

Oui, et finalement ce qui compte dans ces Paroles de Vérité, c'est que Ostad Elahi ne parle pas d'un Dieu en effet extérieur, mais d'un Dieu qu'il a éprouvé personnellement et intimement. Et il est vrai qu'à mesure qu'on avance dans la lecture, on se rend compte qu'il s'agit de cela, de cette présence intime, vécue, vraiment expérimentée au plus profond et du corps et de l'âme. Et soudain ça change évidemment la signification habituelle qu'on donne à ce mot.

Paule Amblard

« Dieu plus proche de nous que la veine de notre cou » et la veine de notre cou c'est par là où passe le souffle. Mais pour revenir à la question de savoir ce que ça nous apporte à nous aujourd'hui, j'ai une réponse contradictoire. D'abord entre la

naissance et la mort, il n'y a pas d'époque. On est tous sur le même bateau et on a tous à faire quelque chose dans ce laps de temps sur terre pour s'améliorer. Et d'ailleurs il dit bien que c'est dans le corps qu'on va pouvoir évoluer plus rapidement encore que quand on passera dans l'autre monde. Donc, que ce soit à la préhistoire ou aujourd'hui, l'homme est confronté au moins à la naissance et à la mort. Les hommes de la préhistoire étaient aussi confrontés à la souffrance, probablement pas les mêmes que les nôtres, qui sont beaucoup plus psychologiques, mais certainement des sources de souffrance. Et donc il y avait le même travail à faire, puisque nous sommes ici pour nous réveiller. Nous sommes endormis. Mais Ostad Elahi dit aussi autre chose, c'est qu'à notre époque, et là ça m'interroge beaucoup – d'autant qu'il est mort en 1974, donc ça fait déjà un certain temps – pratiquer une spiritualité est beaucoup plus difficile que par le passé. Alors j'aimerais bien l'écouter aujourd'hui, Ostad Elahi, parce que je me dis que dans notre monde, qui est de plus en plus bouleversé, qui est de plus en plus consumériste, il y a quand même là une interrogation. Mais nous n'avons pas le choix, et comme il n'y a pas de hasard, ça fait partie de notre travail d'acceptation que d'accepter notre incarnation dans cette époque-là et de faire avec. Et de faire que notre époque, notre corps, les autres, soient notre outil de perfectionnement.

Conclusion par Bernard Bourgeois membre de l'Institut

Je dois faire la synthèse et je n'aime pas les synthèses. Je ne ferai donc pas de synthèse. Mon exposé ne comportera donc pas trois moments, mais quatre. Mais le carré c'est aussi bien que le triangle.

Premier point, ce qui est ressorti de cette matinée, tant à travers la conférence d'Anne Baudart qu'à travers l'intermède musical et la table-ronde qui vient de s'illustrer, c'est d'abord ceci : Ostad Elahi me semble être lui-même un sage au carré. Il est le sage multiplié par les sages. Pourquoi ? Parce qu'il est d'abord sage au sens de Socrate. Il est l'homme de la rentrée en soi, de la rentrée au plus profond de soi où il trouve l'absolu. Mais il est aussi un sage au sens de l'autre rive de la Mer Egée, au sens des Sept sages, qui étaient des responsables politiques. Il fut l'Un, lui-même, au milieu des autres. Et on a suffisamment souligné cet engagement. Il unifia en lui l'intériorité et l'extériorité, vérifiant une parole plus tardive, que « tout ce qui est intérieur et extérieur est aussi extérieur et intérieur ». Il affirma l'Un, lui-même au milieu des autres, mais pour dire et affirmer ni lui ni les autres. Mais tous, et tous comme ne faisant qu'un, et ne faisant qu'un s'unifiant, parce que chacun ne voulait faire qu'un avec l'Un.

C'est le deuxième point. Être parfait en humanité, être universel. Sacrifier, par exemple, le mouvement des droits de l'homme. Être parfait en humanité et être universel n'est possible que si on vise plus haut que l'universel, le principe de l'universel, c'est-à-dire l'Un lui-même. Vous le savez, il y a deux grandes pensées, deux grands types de pensée, deux grands types de philosophie et il faut choisir. Ou bien on affirme une pensée du vrai comme étant l'Un, ou bien on affirme une pensée de l'unification comme étant première, qui suppose en vérité que ce qui est vraiment premier ce sont des individualités, puisqu'il n'y a d'unification que de ce qui existe d'abord à l'état d'individualités ou d'atomes séparés. Ou bien on pense qu'est premier l'Un, ou bien on pense qu'est premier l'unification, c'est-à-dire au fond le multiple, parce que le multiple n'a rien d'autre à faire, s'il veut faire quelque chose, c'est se nier, c'est nier que

CONCLUSION

de s'unifier. Nous vivons dans un monde et dans une pensée quasi unique qui est celle de l'unification, de l'interaction, qui suppose les multiples. Nous vivons dans une pensée qui privilégie partout le contrat, l'accord, la réciprocité. On veut essayer d'humaniser, de concrétiser l'Un, qui s'affirme par exemple politiquement et juridiquement dans la loi, par l'interaction, par le contrat, par l'entente directe des individus les uns avec les autres, par ce qu'on appelle le sociétal, les relations purement horizontales et immédiates entre les hommes, en dehors d'un principe unifiant. On veut tempérer sinon remplacer la démocratie institutionnelle par une démocratie participative. Partout et toujours le contrat à la place de la loi, l'unification à la place de l'Un. Je suis persuadé que ce n'est pas ainsi qu'une communauté peut s'en tirer. J'aime le sociétal autant que vous. Notre association connaît une vie sociétale dont cette réunion est l'exemple, et c'est extraordinaire. Mais je pense que le sociétal ne peut pas se porter lui-même. Et d'ailleurs, ce qui nous réunit et nous permet de former une association, c'est bien que chacun d'entre nous se lie d'abord avec le principe de cette association, c'est-à-dire la pensée du sage que fut Ostad Elahi. L'Un porte l'unification, porte l'universel. L'universel n'est véritable au lieu d'être simplement ce qui est commun, que si en lui irradie l'Un, qui est au principe de tout. Et je crois que ce qu'Ostad Elahi, parmi d'autres sages, a affirmé sans cesse et dans sa parole et dans son action, c'est qu'être un homme c'est s'unir avec le principe de l'homme, qu'on peut appeler Dieu, qu'on peut appeler autrement si l'on veut, mais avec quelque chose de plus grand que l'homme. Et je rappelais récemment ailleurs cette parole de Heidegger. Je n'aime pas beaucoup l'homme, mais il a dit parfois des choses justes, que «seul est humain celui qui affirme plus grand que l'homme». Donc l'affirmation de l'Un c'était mon deuxième point.

Mais, troisièmement, affirmer l'Un, exprimer l'Un, c'est l'exprimer absolument sans simplement l'utiliser ou l'adapter. L'utiliser c'est, comme on le disait tout à l'heure, s'appuyer sur l'Un, sur Dieu, et en tirer une assurance orgueilleuse de soi-même et s'en tenir à cela. Être davantage soi, être plus sûrement soi, en oubliant ce sur quoi on s'appuie. Adapter l'Un, chacun en effet peut y songer, dans la mesure où il s'affirme en son originalité. Une originalité qu'il doit d'abord à son corps – je reprends des thèmes qui ont été évoqués tout à l'heure –, quêter la vérité une, certes, mais suivant son chemin propre et en se fixant à ce chemin propre pour

CONCLUSION

en tirer non plus orgueil mais, ça ne vaut guère mieux, vanité. Je crois qu'il faut simplement, et ce me semble être le message d'Ostad Elahi, assumer cette originalité presque malgré soi, si je puis dire. L'assumer en voulant l'Un, mais vouloir l'Un c'est le laisser lui-même s'exprimer libéralement en ses figures. Je crois que l'éthique d'Ostad Elahi c'est une éthique de l'oubli de soi pour laisser l'Un s'affirmer à travers soi-même. Et je crois que cet oubli de soi doit croître avec l'âge. Je crois qu'il ne faut pas trop, en vieillissant, chercher des compensations et se dire qu'on peut moins avec son corps, mais qu'on pense mieux. Je ne suis pas si sûr qu'on pense mieux, que la pensée croît avec l'âge. On croit qu'elle croît avec l'âge, mais je n'en suis pas sûr, parce que certes la pensée en sa pleine responsabilité se maîtrise elle-même. Mais une pensée plus jeune est une pensée qui pense d'elle-même. Il y a un travail non personnel de la pensée que certes seule la personne peut accomplir, de telle sorte que ce travail n'est pas vraiment de la pensée, s'il n'est pas exploité par un « je pense ». Mais il y a une vie souterraine de la pensée, dont l'énergie diminue avec l'âge, voilà pourquoi je ne crois pas que ce soit un véritable remède à la vieillesse. Je crois que la vieillesse doit sans cesse s'obliger à s'oublier elle-même. Plutôt que d'aide aux personnes âgées – il en faut, bien sûr, et je le sais moi-même – il faut célébrer l'aide par les personnes âgées, dans la mesure où elles en sont capables. Elles ne doivent pas vouloir faire le jeune, mais toujours s'efforcer de rendre service par leurs moyens. Il n'y a que les obligations qui sauvent.

Cela, quatrième et dernier point, fait qu'on a raison de parler d'une certaine actualité d'Ostad Elahi, car, comme il a été dit à l'instant, l'affirmation de l'Un est une affirmation qui porte tous les temps, et chaque temps, et chaque temps en son originalité. L'omnitemporel est toujours porté par l'éternel. Cette affirmation de l'Un, deuxièmement, est une affirmation pratique de l'Un comme principe salvifique et sauveur, qui harmonise tout. Et d'abord, en dépit de sa tentation et de sa pente à la dispersion, l'homme lui-même. Il faut préférer cette affirmation, qui est celle d'une foi en Un, qui est une adhésion pratique qui sauve, à l'incertaine adhésion théorique à des contenus particuliers qu'on nomme la croyance. Et enfin, cette affirmation de l'Un réconcilie avec tout. Elle réconcilie déjà tout le moi avec tout, un moi qui est toujours et de plus en plus tenté par la dispersion et par la décomposition.